

# L'HISTOIRE DES ASPHODELES<sup>1</sup>. COMMENTAIRE SUR LE *DOCTEUR JIVAGO* DE BORIS PASTERNAK

*Francesco Radicioli Chini*

*LLCER LI*

*Département d'études slaves*

*Université de Strasbourg*

Boris Pasternak naît près de Moscou en 1890 dans une famille juive mais il passe sa jeunesse entre Moscou et Odessa. Ces années sont marquées par des rencontres avec des figures d'haute épaisseur culturelle, telles l'écrivain Léon Tolstoï. Enfant sagace et étudiant brillant, il tisse des forts liens avec les Futuristes moscovites, dont il adopte des nouveaux canons esthétiques.

La guerre écrasant en Europe et la disgrâce dans laquelle il était tombé à cause du subjectivisme de ses récits, Pasternak tire le matériel, parfois même autobiographique, nécessaire pour son futur chef-d'œuvre de son expérience dans l'Oural pendant la période de la guerre et d'une relation adultère. Il fait cadeau du *Docteur Jivago* à l'éditeur Giangiacomo Feltrinelli, en l'invitant à son exécution, étant donné de la fêrue censure. Le roman se diffuse en Europe entière à travers l'intervention de la CIA et l'Académie suédoise lui offre le Prix Nobel en 1958, tellement le roman est génial. Il ne peut toutefois plus rentrer en URSS, s'il quitte le travail pour aller récupérer sa récompense. Il est alors expulsé de toute association culturelle soviétique et sa figure vitupérée. Il meurt en 1960 est il est inhumé à Peredelkino, la ville où demeuraient les écrivaines soviétiques.

Le protagoniste du *Docteur Jivago* est Juri Andrevitch Jivago, un médecin aimant l'écriture. Lorsque la guerre commence en 1914, il est appelé pour prêter service médical mais il

---

<sup>1</sup> La fleur asphodèle est un symbole de la mort dans la mythologie romane.

retourne à Moscou, la révolution éclatée et l'armée dissolue, d'où il préfère s'éloigner avec sa famille dans leur datcha du petit village ouralien de Varykino. Il connaît ici l'infirmière Lara dont il tombe amoureux, la conscience ravagée au sujet des sentiments pour sa femme à nouveau enceinte. Il est enrôlé par la force mais il réussit à retourner à Varykino grâce à l'aide de l'ancien mari de Lara ayant changé son identité pour soutenir les idéaux révolutionnaires. Retourné, il apprend de la part de Lara que sa femme et son fils se sont déplacés à Paris. Il vit toutefois la plus joyeuse période de sa vie avec Lara, quoiqu'il soit plongé dans les désagréments de l'existence. C'est aussi bien la période durant laquelle la passion littéraire de Juri s'épanouit. Risquant d'être arrêté pour avoir déserté, il s'enfuit à Moscou où il se rencontre son beau-frère Evgraf qui l'aide à obtenir un emploi, qu'il ne pourra jamais exercer en raison d'un arrêt cardiaque. Evgraf fait la connaissance de Lara venue à Moscou en occasion des obsèques de son aimé. Les deux s'engagent de sorte que les récits de Juri soient publiés mais Lara disparaît soudainement sans laisser aucune trace, probablement arrêtée et déportée vers les camps du Nord.

Même en entrelaçant l'histoire de son pays avec l'histoire d'amour de Jivago, Pasternak n'alimente pas l'intérêt à exprimer un jugement sur des événements historiques (il faut se souvenir qu'il ne voulait non plus vampiriser la révolution soviétique), mais il aspire à montrer la signification et la valeur d'une vie individuelle dans les bouleversements de l'histoire ainsi que les difficultés dans les sphères privée et publique.

Avant de se plonger dans une analyse approfondie de cet ouvrage, il faut catégoriquement imposer l'interdiction d'employer seulement l'adjectif « russe » pour désigner certains parmi les plus célèbres écrivains et artistes provenant de différents pays de l'URSS. Sur ce sujet on dirait d'abord que les vicissitudes et les souffrances littéraires de la création artistique au sein de l'aire culturelle soviétique sont partagées durant les sept décennies d'histoire soviétique à partir de l'instrumentalisation de la littérature pour accomplir des buts politiques.

Si on voulait identifier l'ancêtre littéraire le plus proche de Jivago, on risquerait de naufrager dans une quête dont le héros est encore juché dans son fauteuil. Il est d'abord trop escompté de trouver des analogies en feuilletant les grands monuments tolstoïens soit à cause des caractéristiques communes à tout roman historique (l'invasion napoléonienne d'un côté, la révolution russe de l'autre), soit en raison de la narration subtile qui traverse et imprègne des générations entières et qui décrit les nuances psychologiques des personnages destinés à devenir des archétypes. Toutefois Pasternak n'accepte pas encore cette proposition de noces, donc cette

idée selon laquelle il ne serait qu'une âme sœur, qu'une copie fidèle et magistrale des romans tolstoïens. En effet il a une conception de l'Histoire bien différente.

Il imagine en fait une histoire dirigée non seulement par des forces et des entités qui transcendent l'homme, en le réduisant au méprisable rang de poupette du destin, mais, comme les mutations de la Nature, une histoire en pérenne et imprévisible transformation, à laquelle ne participe pas l'humanité entière dans sa délicieuse casualité, mais des personnages médiocres et pernicieux. Ces figures, démunies de toute épaisseur personnelle (dégradant aujourd'hui le normal cycle de la nature en la détruisant en raison de leurs objectifs économiques), altèrent le cours inéluctable et régulier de l'Histoire, en déroutent les événements les plus infimes vers les sentiers des guerres et des révolutions. Cela est habilement montré dans les chapitres plurivoques : on y trouve en effet des sections entièrement focalisées sur des épisodes marginaux gravitant autour de personnages encore plus marginaux, condamnés à une disparition néfaste, en pouvant donc accorder aux personnages de Pasternak une déambulation analogue à celle-là qu'on donnerait aux *Fiancés* de Manzoni<sup>2</sup>. Par contre on a parfois des glissements le long de nombreuses années au dépit de la richesse des événements.

Or, il faut imaginer des enfants tirés de diverses époques historiques pendant qu'ils jouent avec des jouets typiques pour leur époque de provenance et que des individus vêtus en noir, parus du néant, les forcent à jouer de façon plus limitée et cloîtrée, quoique ces inconnus soient parfaitement conscients de la confusion qu'ils viennent d'engendrer par ces limitations. Il faut ensuite imaginer même la souffrance et la tristesse que ces chérubins ressentent grâce à ces interdictions. Ils auraient forgé des œuvres époustouflantes, ils auraient matérialisé des amours incroyables et improbables dans leurs jeunes esprits géniaux ou des épopées capables de reléguer celles des Anciens dans le ridicule. Ils auraient pu orner la race humaine, s'ils avaient continué à jouer avec leurs babioles sans aucune restriction. Cette imagine si lugubre et sinistre émule fidèlement la condition que l'artiste russe vécut depuis les premiers pas sur la plaine sarmatique.

---

<sup>2</sup> L'écrivain milanais Alessandro Manzoni écrit un roman historique dont l'intrigue se déroule dans la Lombardie et surtout à Milan avant et pendant l'éclatement des deux majeures épidémies de peste du 17<sup>e</sup> siècle. Il présente des jeunes tombés amoureux l'une de l'autre, Renzo et Lucia, qui veulent se marier. Or, Renzo n'est pas le seul à aimer Lucia. Un antagoniste tel Don Rodrigo engage des hommes de main pour qu'ils créent des embûches aux épousailles de Renzo et de Lucie. Ils menacent et font du chantage au prêtre de Côme chargé d'épouser les deux aimés, etc. Or, Boris Pasternak, comme Manzoni, décide de dédier des chapitres entiers à des personnages destinés à mourir très tôt en raison de l'Histoire ou de la Nature.

L'artiste vivant entre le XVIIe et XVIIIe siècle est proie des tsars assoiffés de consolider leur pouvoir à travers les arts aussi, celui des années du Moyen-Âge sillonnées par l'oprichnina d'Ivan IV connaît la même douleur : l'artiste russe est définitivement le plus corvéable. Toutefois le paroxysme le plus aigu de cette corvée sera atteint durant les sept décennies de l'URSS, en phagocytant pas seulement les créateurs autochtones, mais aussi les artistes de tout genre des aires géographiques avoisinantes dans le marécage du réalisme socialiste. Or, Pasternak, un de ces enfants désormais grandis, arrive secrètement à mettre en scène des merveilleuses réalités à travers ses vieux jouets et condense dans une simple phrase le manque de liberté de créations pendant les dures années de l'URSS (claire allusion au réalisme socialiste): il donne son bien aimé docteur à un ami de telle sorte qu'il soit publié, il se prépare à la mort en occasion des sataniques hivers sibériens, mais il gagne le Prix Nobel en 1958 auquel il doit renoncer; ceci le fait recroqueviller et passer ses derniers jours dans l'agonie de la souffrance.

L'abjuration, avec laquelle il consacre ses dernières meilleures énergies aux arts et aux amours, devient de cette manière, devant la capitulation opportuniste et lâche de la majeure partie de la société de son époque, le seul cri possible vis-à-vis d'un système prévaricateur qui exige, sur l'autel du matérialisme le plus obtus, la renonce à n'importe quelle autonomie individuelle.

C'est notamment dans cette dimension analogue créée par le Covid-19, dans laquelle les arts s'atrophient dans l'air poussiéreux des galeries pendant que nos chers aimés décèdent sans aucune chaleur humaine dans les froids hôpitaux, qu'on comprend la dernière dénonce de Pasternak adressée soit contre la flèche chronologique, soit contre la Nature qui pulvérise la beauté créée par les êtres humains. Nous existons par hasard, nous ne sommes que de transit : nous sommes alors des mouches destinées à disparaître également par hasard. Faut-il vraiment connaître l'histoire si on en sera effacé? Les yeux des plus sensibles larminoient en admirant les ouvrages des artistes du passé, mais la vie ne s'arrêtera pas suite à leur disparition. Aujourd'hui on règne et on dirige le monde en croyant que personne ne peut survivre sans nous, demain on meurt et la vie continue sans s'en sentir entamée. Parallèlement la vie et l'existence ne tiendront jamais compte de notre disparition.

C'est pour ce destin néfaste et inéluctable qui nous attend qu'on tolère l'ignorance et la méconnaissance de la culture censée véhiculer nos racines qu'on appelle habituellement Histoire.